

L'Illustration, n° 4484, 9 février 1929, p. 130-133.

Les nouvelles fouilles françaises en Afghanistan

La révolution qu'il traverse a remis d'actualité l'Afghanistan. Mais ce pays n'offre pas seulement d'intérêt par ses vicissitudes politiques et le drame asiatique qui s'y joue : c'est aussi un foyer de vestiges archéologiques dont L'Illustration a déjà eu l'occasion de parler assez longuement, dans son numéro du 29 novembre 1924, à propos des fouilles exécutées par la mission française que dirigeait alors M. Alfred Foucher, membre de l'Institut, avec la collaboration d'un éminent architecte que ses travaux antérieurs en Egypte avaient mis en valeur, M. André Godard. A la fin de 1925, M. Foucher étant parti pour le Japon, sa succession fut offerte par le gouvernement français à M. J. Barthoux. Le contrat conclu avec le gouvernement afghan du roi Amanullah nous octroyait le monopole des fouilles dans tout le pays pour trois ans. A la vérité, à la suite de la première exploration qu'il avait faite des différents emplacements déjà sondés, M. Barthoux avait pensé que sa mission aurait un caractère scientifique beaucoup plus qu'archéologique, mais il a été servi par ce qu'il appelle avec modestie la chance et qu'il convient sans doute de nommer le discernement et la science dont il a fait preuve en choisissant les terrains à fouiller. Au cours de deux campagnes, la mission française a récolté un prodigieux butin. La part qui lui revenait par contrat est actuellement exposée au musée Guimet où le président de la République a, voici quelques jours, inauguré les salles qui lui sont consacrées. Nous devons à l'obligeance de M. Barthoux la communication des beaux documents qui illustrent ces

pages, ainsi que les éclaircissements que l'on va lire et qui leur servent de commentaire.

C'est à Hadda, à mi-chemin de la frontière des Indes, en Afghanistan, qu'ont été effectuées les nouvelles fouilles de la mission française, au cours des deux campagnes d'hiver qui viennent de s'écouler. Cette localité est située aux limites d'un élargissement de la vallée de Kaboul où débouche en s'étalant une rivière descendant de la montagne voisine. Ce pays dut être riche, mais l'abandon des canaux d'irrigation y a depuis semé la ruine. M. Barthoux y avait repéré une cinquantaine de sites anciens, mais treize d'entre eux seulement ont pu être épuisés. Encore fallut-il multiplier les précautions et s'entourer d'une escorte importante pour contenir l'hostilité de la population excitée par les mollahs (prêtres musulmans [*sic*]), car il y a dans cette région des tombeaux vénérés que visitent de nombreux pèlerins. Il arriva que les chantiers fussent pillés et dévastés, et les membres de la mission faillirent même être les victimes de deux tentatives criminelles d'empoisonnement. Lorsque les premiers vestiges eurent été mis à jour, le chef de la mission attira l'attention du gouvernement afghan sur la nécessité d'en assurer la conservation par un gardiennage; mais, avant qu'aucune mesure de ce genre eût été prise, des vandales ignorants et cupides mirent tout à sac démolissant les plus belles pièces pour récupérer ce qui pouvait présenter à leurs yeux quelque intérêt commercial. Aujourd'hui, il ne reste plus que des amas informes aux endroits où s'élevaient les beaux édifices si péniblement dégagés et nettoyés. Heureusement, les objets les plus importants avaient été mis de côté et de nombreux relevés et dessins exécutés.

Les sites anciens ne sont plus marqués que par de petites collines de décombres et c'est leur nombre seul qui autorise un jugement sur l'importance des localités au large desquelles ils se répartissent. Ces localités sont d'ailleurs mentionnées par les pèlerins chinois qui, du quatrième au septième siècle, traversèrent l'Afghanistan actuel, en venant du nord, et nous ont laissé de précieuses relations de leurs voyages. Certains termes géographiques peuvent être aisément identifiés. Hadda, par exemple, était au sud du Ningarahara, nom qui désigne toujours, avec une légère déformation, le district de

Djelalabad. Les grottes, ainsi que de véritables salles hypogées, se trouvent en très grand nombre tout le long du plateau qui s'étend au-delà du village. Il y avait donc là un champ important d'exploration, et MM. Foucher et Godard y avaient entrepris eux-mêmes les premiers sondages. Les résultats obtenus par eux laissaient entrevoir la possibilité de nouvelles fouilles fructueuses mais toutes les espérances ont été dépassées.

Dans l'ensemble, la mission française n'a pas trouvé moins de 6.000 statues ou statuettes et exhumé 500 de ces édifices très particuliers qui portent le nom de stoupas et étaient, pour les plus grands d'entre eux tout au moins, le centre d'une fondation bouddhique.

Un stoupa est un édifice en maçonnerie pleine à plusieurs étages, dépassant parfois la hauteur de vingt mètres et destiné en principe à protéger des reliques de Bouddha [d'un grand maître] placées en son centre. Son dessin architectural est des plus simples, mais les détails de l'ornementation se compliquent et confinent souvent à la confusion. La base, servant de socle, est constituée par un massif carré bordé d'une plinthe et couronné d'une plate-forme débordant en gouttière au-dessus d'une corniche. Sur elle repose, en retrait, de manière à constituer un déambulatoire, un massif cylindrique couronné d'un dôme. Une corniche et une autre plate-forme séparent ces deux éléments. Pour adoucir la sécheresse des lignes du dôme, un mâit lui fait suite, embrochant une série d'ornements en champignon, disposés par tailles décroissantes de la base au sommet. (Bien que cette disposition n'ait jamais été constatée effectivement, elle nous est révélée par des images et des bas-reliefs.) Les ornements consistent en pilastres régulièrement espacés et terminés par des chapiteaux ayant des affinités corinthiennes. Des saillies en plein-cintre, trilobées et trapézoïdes, peuvent s'y arc-bouter, et dans les intervalles ainsi délimités se trouvent soit des statues de Bouddha, soit des haut-reliefs ou des bas-reliefs reproduisant des scènes de la vie du Dieu [*sic*]. C'est de là que proviennent la plupart des belles figurines recueillies.

Le stoupa est orienté sur les quatre points cardinaux. Il est toujours édifié sur une éminence, de façon à dominer une grande étendue de pays. Un grand stoupa élevé en sanctuaire est isolé par une épaisse enceinte dont la disposition générale, avec ses tours

d'angle, semble inspirée des anciennes forteresses grecques ou romaines. Le long de la lice, s'élevaient des files de petits stoupas exécutés à l'image du grand, avec quelques variations et très certainement l'idée directrice d'obtenir une ligne fuyante, un effilement. Ces petits stoupas sont orientés parallèlement aux parois du stoupa principal et placés sur deux rangs. Leurs dimensions sont variables : de 1 mètre à 2 m. 60 de côté et d'une hauteur un peu supérieure, très rarement de 4 ou 5 mètres. Leur destination était funéraire ce qui laissait aux constructeurs plus de fantaisie : par exemple, les Bouddhas ornementaux sont parfois remplacés par des Atlantes accroupis que séparent des éléphants, ou par des files d'Amours portant une énorme guirlande de feuillage. A l'intérieur, pour les rares d'entre eux que l'on a ouverts, on a trouvé des vases cinéraires avec des restes d'ossements, des monnaies ou des fragments de papyrus. Quelques-uns avaient un escalier en miniature.

En suivant l'enceinte, on découvre, ménagées dans le mur, de profondes embrasures servant de chapelles. Au fond de celles-ci se dressait un trône drapé supportant un Bouddha en méditation. A ses côtés, des statues de personnes : divinités, génies donateurs, zélateurs, de tailles variées, mais d'une exécution parfaite. Parfois le trône était remplacé par un Bouddha en marche et, des murs, émergeaient des divinités. C'est ainsi que se présentait l'une d'elles, beau type apollonien rappelant certaines figures d'Alexandre et tenant dans sa toge retroussée des fleurs que, de sa main libre, il lançait à Bouddha.

A ces chapelles se substituent par places des cellules carrées au centre desquelles s'élève un petit stoupa. Aux murs sont adossés des Bouddhas en marche, le plus souvent de grandeur naturelle ou presque. Ils sont isolés, mais peuvent être rapprochés au point de se toucher et de constituer un véritable revêtement. D'après l'énormité de quelques fragments – têtes, pieds gigantesques – on se rend compte que ces personnages en file avaient parfois une hauteur voisine de dix mètres. Quand l'espace commençait à manquer, les statues, au lieu d'être confinées dans les cellules, étaient adossées aux endroits libres de l'enceinte, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Comme tout cela était colorié ou doré, on peut juger de l'effet produit par cet ensemble de statues et de stoupas sous le ciel lumineux du nord des Indes. Mais il ne subsiste plus maintenant, de

ces pièces monumentales, que la partie inférieure des draperies tombant en plis bien ordonnés sur les jambes. Encore leur fragilité est-elle extrême et le stuc dans lequel elles furent modelées constitue une couche si mince, si peu adhérente au substratum de terre sur lequel il est posé qu'à la moindre exposition à l'air tout s'effrite et tombe en menus morceaux.

Un monastère construit sur le même modèle faisait suite à l'enceinte. L'atrium était vide et les habitations adossées au mur. Dans ces petites cellules simples sans ornements, devaient s'entasser les moines, fort nombreux pour chaque communauté. Il est vrai que des constructions adjacentes sont visibles et l'on trouve aussi à distance, d'autres stoupas isolés qui étaient comme des dépendances du monastère central. Plusieurs d'entre eux se sont même révélés comme particulièrement riches en figurines curieuses.

Le caractère hellénistique des fragments retrouvés atteste une indépendance absolue de l'influence indienne. Mais la technique est si sûre, l'adaptation aux édifices si parfaite qu'on ne peut songer ni à une création indigène, nécessairement maladroitement ni à une importation d'Alexandrie ou de Rome. Il faut donc admettre l'introduction dans le pays d'artistes grecs, dont Hadda fut le centre. Comment s'y renouvelèrent-ils ? Y firent-ils école ? En tout cas, aucune des pièces en notre possession ne saurait être imputée à la main hésitante d'un élève. Des dessins exécutés au pinceau révèlent non moins indiscutablement la maîtrise des artistes. D'un autre point de vue, il y a là une mine de documents précieux pour l'ethnographie ancienne, car ils nous offrent des physionomies de Barbares, Seythes et autres, et des indications précises sur les vêtements, les coiffures, les parures, etc.

Quant à savoir à quelle date ces colonies d'artistes grecs furent introduites en Afghanistan, la question reste obscure. Furent-elles appelées par les roitelets séleucides qui, pour mieux gouverner, s'étaient, selon la coutume, convertis au bouddhisme ? Mais certains détails d'ornementation sont nettement postérieurs aux Séleucides qui se partagèrent le royaume d'Alexandre, et incitent à fixer une époque postérieure au milieu du troisième siècle de notre ère. Cela ne laisse pas d'être assez troublant, car c'est précisément alors que la ruine des grandes routes maritimes ralentit les rapports entre le

monde hellénique et l'Extrême-Orient. Alexandrie n'eut de relations avec les Indes que depuis les Lagides jusqu'à Dioclétien. C'est sous le règne de Trajan, contemporain du grand empereur indien Kanishka, que ces relations atteignirent leur apogée. Cette époque fournit des artistes au Kapiça, région s'étendant au nord de Kaboul. On est toutefois encore loin du milieu de troisième siècle, de sorte qu'en ce qui concerne Hadda le problème reste encore à résoudre. Mais ce qui paraît certain, c'est que les relations de la Méditerranée et de l'Asie centrale ne purent être continuées que par terre au moment où florissait le bouddhisme dans cette localité.

Une autre difficulté est de préciser la date à laquelle remonte la destruction de ces établissements bouddhiques. Nulle part on ne constate de traces d'incendie volontaire et, comme tout était encore debout au début du septième siècle, on est autorisé à supposer que ces sites ont été abandonnés progressivement avec l'invasion de l'Islam. Les infiltrations d'eau, les remous du vent ou même les tremblements de terre très fréquents le long de l'Hindou-Kouch ont mutilé les statues dont la matière était très fragile. Mais, par bonne fortune, au fond des cellules ou entre des stoupas, s'était déposée une couche épaisse de poussières amenées par les vents ou provenant de l'effondrement des toitures en terre battue. Cette couche a joué un rôle protecteur. Grâce à elle, les délicates figurines ont bravé l'œuvre destructrice des siècles et certaines d'entre elles sont dans un tel éclat de fraîcheur qu'on les croirait exécutées d'hier.

L'article est accompagné de nombreuses photographies que l'on pourra voir sur le site tout prochainement.